

Christophe Colomb Relation du premier voyage

entrepris par Christophe Colomb pour la découverte
du Nouveau-Monde en 1492

BORÉAL
COMPACT
CLASSIQUE



Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Relation
du premier voyage
entrepris par Christophe Colomb
pour la découverte
du Nouveau-Monde
en 1492

*La collection « Boréal compact classique » est dirigée
par Dominique Fortier.*

Christophe Colomb

Relation
du premier voyage
entrepris par Christophe Colomb
pour la découverte
du Nouveau-Monde
en 1492

*Préface, chronologie et bibliographie
de Luca Codignola*

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2005
Dépôt légal : 3^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Colomb, Christophe, ca 1451-1506

Relation du premier voyage entrepris par Christophe Colomb
pour la découverte du Nouveau-Monde en 1492

(Boréal compact ; 167. Classique)

« Extraites des Archives de la Monarchie espagnole, et publiées pour la première fois par ordre et sous les auspices de S. M. Catholique ; par Don M. F. de Navarrete... ».

Préface, chronologie et bibliographie de Luca Codignola.

Traduit de l'espagnol.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7646-0380-0

I. Amérique – Découverte et exploration espagnoles. 2. Colomb, Christophe, ca 1451-1506 – Voyages. I. Codignola, Luca, 1947- . II. Navarrete, Martín Fernández de, 1765-1844. III. Titre.

E118.C72614 2005 970.01'5 C2005-941053-1

Note sur la présente édition

Le texte que nous publions ici reprend fidèlement celui de l'édition parue à Paris en 1828 chez Treuttel et Würtz. Nous avons seulement supprimé quelques notes en bas de page dont l'intérêt pour le lecteur contemporain était limité.

Partout, nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation de cette édition, nous bornant à corriger les coquilles évidentes et à moderniser la présentation typographique.

Préface

On nous a tellement rebattu les oreilles de Christophe Colomb (1451-1506) que nous avons l'impression de tout connaître de cet homme, de sa famille, de ses amitiés, de ses voyages, de ses découvertes, et surtout des conséquences de ses traversées atlantiques. Le cinq centième anniversaire de son premier voyage en terre d'Amérique (effectué en 1492-1493) a entraîné une vague de publications si importante qu'il est devenu très difficile, voire impossible, de séparer les contributions intéressantes de celles — malheureusement la plupart — qui le sont moins. Nous sommes noyés dans un océan de platitudes sur l'esprit visionnaire, italien et européen *ante litteram* de cet Espagnol d'origine génoise ; sur son appartenance au Moyen Âge, à la Renaissance ou à la chrétienté apostolique ; sur ses obsessions orientales alimentées par les voyages de Marco Polo (1254-1324), un Vénitien qui avait vécu deux siècles avant lui. Nous sombrons sous les tirades primitivistes sur

les Amérindiens qui accueillirent Colomb et son équipage avec simplicité et générosité et qui furent l'objet de l'avidité et de la violence de ces derniers, ou supportons les explications téléologiques selon lesquelles il y a un prix à payer pour les progrès du genre humain. Nous partageons l'enthousiasme et l'obstination des ces amateurs d'histoire — collectionneurs, antiquaires et autres photographes — qui fouillent les plages, scrutent l'horizon, mesurent les distances et réinterprètent les écrits du navigateur pour convaincre leur auditoire de ce que Colomb « aurait vraiment voulu nous dire » dans ses écrits, mais qu'hélas il n'a pas dit, n'a pas été capable d'écrire, n'a pas eu la permission de divulguer, ou tout simplement n'a pas consigné dans des textes qui survécurent aux vicissitudes archivistiques.

Avant qu'un officier de marine et historien espagnol, Martín Fernández de Navarrete (1765-1844), ne publie en 1825 le manuscrit des journaux qu'il avait trouvé dans une bibliothèque espagnole en 1791, 67 *folios* (133 pages) écrits de la main du dominicain Bartolomé de Las Casas (1484-1566), célèbre évêque de Chiapas au Mexique, notre connaissance du premier voyage de Colomb « aux Indes » était assez limitée et reposait presque entièrement sur trois sources imprimées. Nous disposons de deux lettres que Colomb aurait adressées à deux fonctionnaires de la cour espagnole, Luis de Santángel et Gabriel Sánchez. Ces lettres étaient datées (la première en espagnol, la deuxième en latin) respectivement du 15 février au 14 mars 1493, et du 14 mars 1493. Une dizaine d'éditions différentes de ces missives furent publiées l'année même du retour du navigateur, preuve de l'intérêt immédiat que suscitait sa découverte. La troisième source était une version abrégée des journaux contenue dans une biographie attribuée au fils

de l'explorateur, Hernando Colón (1488-1539) ; le manuscrit original de cette biographie ayant disparu, les éditions subséquentes se fondèrent sur la traduction en italien publiée en 1571. (La publication, plus tard, d'une nouvelle version abrégée des journaux, contenue dans l'*Historia de Las Indias* de Las Casas, publiée en 1875-1876, de même que celle, en 1989, d'une troisième lettre de Colomb, adressée aux souverains espagnols et datée du 4 mars 1493, n'ajoutèrent rien de significatif à nos connaissances sur ce premier voyage.)

Ce brouillard documentaire qui enveloppait le premier voyage de Colomb n'aurait rien d'exceptionnel, bien au contraire. En effet, l'absence de documentation de première main sur les voyages d'explorations extra-méditerranéennes, qui débutèrent avec la conquête portugaise de Ceuta, au Maroc, en 1415, constitue la règle avant le début du XVIII^e siècle. Dans la plupart des cas, les informations dont nous disposons sont tirées de textes littéraires. Ceux-ci nous renseignent davantage sur les images provoquées par les rencontres des mondes et des cultures que sur les faits et les dynamiques réels de ces rencontres. C'est ainsi que le prince portugais Henri le Navigateur (Infante Dom Henrique, 1394-1460), le navigateur Jean Cabot (Giovanni Caboto, 1450-1498, probablement d'origine vénitienne), et même l'explorateur breton Jacques Cartier (1491-1557), demeurent encore aujourd'hui des hommes insaisissables, malgré leur présence apparemment bien établie dans l'imaginaire historique.

Nous connaissons les premiers voyages d'explorations extra-méditerranéennes surtout grâce aux historiens s'inscrivant dans la longue tradition positiviste, qui prit naissance autour du milieu du XIX^e siècle et produisit ses résul-

tats les plus intéressants avant la Première Guerre mondiale. Pendant plusieurs générations, se donnant pour mission d'examiner soigneusement la fiabilité et la véracité de la littérature de voyage (qui, jusqu'alors, prenait presque uniquement la forme de textes imprimés), ces historiens écumèrent passionnément les archives dans l'espoir d'y faire des découvertes ou dans le but de procéder à des vérifications documentaires. Les correspondances personnelles, les listes d'équipages, les achats de navires, les rapports d'ambassadeurs et les contrats de mariage retrouvés à cette époque aidèrent à situer dans l'espace et dans le temps certains personnages quasi mythiques de même que leurs exploits quelquefois douteux. Cette quête optimiste de la « vérité historique » fut toutefois presque unanimement rejetée par une nouvelle génération d'historiens qui, surtout après la Première Guerre mondiale, s'intéressaient davantage aux contextes socioéconomiques. La méthode de travail positiviste, sans doute très traditionnelle, donna cependant lieu non seulement à une mosaïque d'informations factuelles, sans lesquelles aucun contexte interprétatif n'aurait été possible, mais à plusieurs autres trouvailles, notamment la découverte, en 1909, du rapport que Jean de Verrazzane (Giovanni da Verrazzano, v. 1485-v. 1528) soumit en 1524 au roi de France, François I^{er} (1494-1547), à son retour des côtes de l'Amérique du Nord, où il avait vraisemblablement été le premier Européen à naviguer et que nul avant lui n'avait décrites. Dès qu'ils prirent connaissance de ce rapport, qu'on croyait jusque-là irrémédiablement perdu, les historiens furent obligés de rejeter la plus grande partie de ce qu'ils avaient lu, présumé et écrit sur le navigateur franco-florentin. Bien que des représentants illustres de la vague que nous avons qualifiée de

positiviste soient encore parmi nous, il apparaît que l'âge d'or des anciens manuscrits reposant dans les tiroirs ou ensevelis sous la poussière des rayons oubliés est bel et bien terminé. Le déluge informatique de la dernière décennie, tout en permettant la mise en commun des sources les plus dispersées et les plus lointaines, semble indiquer que nous ne trouverons plus de tels trésors archivistiques que très rarement et de façon plutôt fortuite.

Il ne fait aucun doute que le manuscrit des journaux de Colomb découvert par Martín Fernández de Navarrete constituait un tel trésor, d'autant plus que leur contenu paraissait confirmer et éclaircir les trois sources imprimées connues jusque-là. À la suite de la publication des journaux, le premier voyage de Colomb acquit donc un caractère exceptionnel en raison non seulement des résultats qu'il avait entraînés mais aussi de sa richesse documentaire. Voilà une entreprise qui mena à la découverte du Nouveau Monde et sur laquelle nous possédons, d'une part, les détails quotidiens et, d'autre part, le point de vue du navigateur lui-même. En effet, à l'issue de la lecture des journaux, on a l'impression d'avoir suivi Colomb pendant toutes ses péripéties, avant et pendant son premier voyage, de connaître intimement ses difficultés, de percevoir son habileté de navigateur et de meneur d'hommes et de saisir les lumières et les zones d'ombre de son esprit.



Les journaux de Colomb contiennent des références à son expérience de marin longue de vingt-trois ans, ainsi qu'à son passé et à celui d'un de ses hommes en Guinée, sur les côtes pestilentielles de l'Afrique occidentale, là où

les Génois et les Portugais étaient les pionniers d'une économie atlantique fondée sur l'esclavage, l'or et le sucre. Ils font état de sa connaissance directe de l'Angleterre, jugée plus petite qu'Hispaniola, et de la péninsule Ibérique, dont les régions sont souvent comparées aux Indes. Il est curieux, par ailleurs, qu'on ne trouve dans les journaux aucune référence ni à Gênes ni aux côtes de la Ligurie, qui devaient certainement être plus familières à Colomb que les côtes siciliennes, ces dernières étant mentionnées de façon explicite.

Les journaux laissent voir les efforts déployés par les ennemis de Colomb, avant, pendant et après son arrivée « aux Indes ». À l'exception des deux souverains de Castille, Fernando V (1452-1516) et Isabela I (1451-1504), tous s'acharnent à le contrer — la clique de Palos, liée à Martín Alonso Pinzón (1440-1493) et à son frère Vicente Yáñez Pinzón (v. 1461-v. 1513), avec une virulence particulière. Au cours du voyage, les hommes qui accompagnent l'explorateur ont peur, se plaignent, voudraient rebrousser chemin, auraient obligé leur commandant à garder secrètes les véritables distances parcourues. Ils cherchent aussi à devancer Colomb dans la recherche de l'or et ignorent ses ordres dans leurs rapports avec les Amérindiens. Le voyage de retour est quant à lui décrit comme une véritable course pour empêcher les deux frères Pinzón d'être les premiers à relater aux souverains les résultats de l'expédition.

Les objectifs du premier voyage transatlantique de Colomb, clairement exposés dans les journaux, illustrent son adhésion aux trois éléments qui définissent le projet expansionniste du monde occidental, c'est-à-dire : la diffusion du règne de Dieu sur terre, l'enrichissement person-

nel, et la curiosité pour l'inconnu : « [Je] me dépêche pour partir [...] au nom de Dieu, pour le sud-est, où je vais chercher de l'or et des épiceries, et découvrir des terres. » (6 novembre 1492). Les journaux sont émaillés de références à l'humanité, à l'intelligence et aux bonnes dispositions des Amérindiens, conditions nécessaires à leur conversion, ainsi que d'invitations aux souverains à extirper l'hérésie des Indes comme ils viennent de le faire de la terre d'Espagne. Pendant la traversée atlantique, on promet une récompense en argent à celui qui verra le premier les Indes, ce qui contribue à apaiser un équipage où gronde la révolte, tandis que le navigateur suit, d'une île à l'autre, un itinéraire qui correspond à une quête obsessionnelle de mines d'or et d'argent et d'épices fabuleuses. La découverte de nouvelles terres ou de nouvelles routes qui conduiraient aux Indes n'est pas sans lien avec le projet de conversion et d'enrichissement. Cependant, selon le témoignage que nous fournissent les journaux, cette soif de découverte et de connaissance procède aussi d'une curiosité intellectuelle qui, à cette époque, était typique de l'homme occidental.

L'esprit de Colomb est influencé à la fois par l'idée de Providence et par une certaine forme de mysticisme, caractéristique qui se confirmera après le premier voyage et qui s'exprime déjà dans les journaux. Il suffit de rappeler sa référence à Moïse qui, comme lui, menait un peuple essentiellement ingrat et hostile vers son salut, et la promesse que le navigateur aurait faite, devant des souverains encore sceptiques, de consacrer toutes ses énergies à la conquête de Jérusalem, et donc à la réalisation de l'ancien projet millénariste des croisades. L'appartenance intellectuelle de Colomb à un monde que nous qualifions de médiéval est démontrée de manière éclatante par le fait

qu'il ne réussit pas à voir la « nouveauté » du monde où il débarque. Il ne comprit jamais qu'il ne s'agissait pas du Cipango de Polo (une extrémité du Japon et de la Chine), ni que ses habitants n'étaient pas des hommes au service du grand khan. Toutefois, en même temps apparaît l'homme moderne, qui consigne minutieusement dans son journal de bord les distances parcourues chaque jour et décrit avec force détails les îles, les côtes et les montagnes ; l'observateur attentif, qui permet à ses lecteurs de s'orienter dans un univers naturel étrange grâce à ses descriptions de plantes, de fruits et d'animaux jusque-là inconnus ; le rapporteur honnête, qui admet son incapacité d'évaluer, ses reconnaissances étant si rapides, l'utilité de certaines épices découvertes.

Les rapports entre les Européens et les Amérindiens, tels que relatés par les journaux, donnent un aperçu des nombreuses variations qu'était susceptible de présenter cette rencontre fatale. Si la très grande majorité des Amérindiens (plus tard identifiés comme des Tainos, de la famille linguistique arawak) sont naturellement bons, curieux, naïfs, accueillants et généreux, quelques autres se montrent franchement méchants, cruels, belliqueux, voire cannibales. L'escarmouche du 13 janvier 1493 fait pourtant figure d'exception, et les méchants restent le plus souvent éloignés du chemin de Colomb. Les journaux attribuent essentiellement à l'avidité des équipages la détérioration des relations avec les Amérindiens, dont l'animosité envers les Européens grandit au fur et à mesure qu'ils apprennent à se méfier des nouveaux arrivants. Ainsi, les journaux semblent affermir chez le lecteur moderne la conviction de la duplicité morale des Européens. Colomb se peint pourtant lui-même sous les traits d'un défenseur des Amérindiens,

mais il n'en avoue pas moins qu'il a procédé à l'enlèvement de jeunes Amérindiens, qu'il en a ravi les femmes pour obliger les hommes à s'offrir comme esclaves, et que les Amérindiens qui l'accompagnent dans ses pérégrinations profitent de toutes les occasions pour s'enfuir. Il se réjouit aussi de confirmer aux souverains que les Amérindiens sont de nature de « bons serviteurs » (11 octobre 1492) et « bien propres à obéir, à exécuter les travaux qu'on leur commanderait » (16 décembre 1492).

Au bout du compte, les journaux de Colomb offrent nombre de munitions aux personnes qui soutiennent que les voyageurs européens ne voyaient que ce qu'ils connaissaient déjà, ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient et, en tout cas et peu importe leur honnêteté intellectuelle, n'étaient pas capables de décrire les nouveautés qui jalonnaient leur chemin. Les Européens éprouvent de la difficulté à communiquer avec les Amérindiens ; comme, ainsi que le précisent les journaux, ils n'effectuent que de brefs séjours à terre, la majorité des échanges se font par signes. L'or et les épices que le navigateur cherche avec acharnement se trouvent toujours ailleurs, dans une autre île, derrière une autre montagne. Chacune des communautés amérindiennes que Colomb rencontre le lance sur une nouvelle piste, qui se révèle aussi vaine que les précédentes. En outre, malgré les adjectifs enthousiastes employés pour chanter les louanges des nouvelles terres, les journaux nous montrent un Colomb incapable de reconnaître avec précision et assurance dans les terres qu'il a découvertes un seul élément qui serait véritablement utile.

★ ★ ★

Dès leur parution, les journaux du premier voyage de Colomb furent accueillis comme un document d'importance primordiale. Des dizaines d'éditions en furent publiées, dans toutes les langues — éditions abrégées ou complètes, expurgées ou modernisées. Comme ce fut le cas en 1493 pour les lettres de Colomb à Santángel et à Sánchez, ces journaux devinrent rapidement si populaires qu'ils sortirent du cercle restreint des historiens de profession pour gagner le grand public des lecteurs. Parce qu'ils paraissent répondre à toutes les questions qu'on leur pose — ce qui contribua grandement à leur succès —, les journaux perdirent vite leur simple statut de source documentaire pour acquérir celui d'une œuvre de consultation de première main. Apparaissent donc des centaines de citations et d'exemples tirés de ces mêmes journaux que les historiens comme les étudiants utilisent pour décrire l'expérience de Colomb, le définir en tant qu'homme médiéval ou moderne, pour illustrer le projet expansionniste européen, pour confirmer l'aveuglement des voyageurs ou pour dénoncer l'exploitation des Amérindiens. À mesure que les intérêts et les modes changent et se renouvellent, chaque génération prélève des journaux des témoignages sur son sujet de prédilection. Hier, c'était la possibilité d'adapter les caravelles aux traversées atlantiques. Aujourd'hui, il s'agit plutôt d'expliquer la dynamique des communications entre Amérindiens et Européens.

Malheureusement, le succès même des journaux contribua à engendrer chez les lecteurs, ainsi que parmi les historiens, l'impression de connaître parfaitement Colomb, parce que toute question fondamentale sur le statut de la source principale sur son premier voyage, les journaux, semblait avoir été posée et résolue. Cependant, cette

impression est très éloignée de la réalité. Comment expliquer autrement le fait que, après presque deux siècles de discussions érudites et de vérifications pratiques, les spécialistes eux-mêmes n'aient pas encore réussi à s'entendre sur la plupart des questions d'envergure soulevées par les journaux ? Qu'il suffise de rappeler ici que nous ne connaissons toujours pas le lieu du premier débarquement de Colomb, dont nous savons uniquement que ce fut une petite île de l'archipel des Bahamas. Nous ne connaissons pas non plus avec précision l'itinéraire suivi par les trois navires (la *Pinta*, la *Niña* et la *Santa María*), puisque le trajet a été décrit de façon inexacte. Quant aux distances parcourues et aux dates de certains événements, là encore, nous ne possédons que des repères incomplets. D'autres éléments essentiels continuent de nous échapper. Par exemple, est-ce le marin Rodrigo de Triana qui vit le premier le Nouveau Monde, le 12 octobre 1492, ou Colomb lui-même qui aurait aperçu la lueur d'un feu la veille ? Quels furent les mouvements des trois navires, et à qui devons-nous imputer la responsabilité du naufrage de la *Santa María* ? Tout historien qui prétend avoir trouvé la clé qui nous permettrait d'expliquer les contradictions ou les omissions des journaux est forcé de sélectionner certaines données et d'en écarter d'autres, pour toutes sortes de raisons. Colomb, chroniqueur hâtif, se serait tout simplement trompé ; ou, en navigateur astucieux, il voulait duper ses marins, ou ses lecteurs, ou les autorités portugaises ; ou encore, il était un écrivain soigneux dont les écrits auraient été copiés de façon fautive. Somme toute, nous sommes encore bien loin d'une source documentaire parfaitement fiable et digne d'être utilisée comme document de référence absolu.

Cette confusion indiscutable remonte à l'histoire même de la rédaction et de la publication des journaux de Colomb. En effet, nous aimerions croire à une sorte de parcours idéal dont le point de départ serait le véritable journal de bord, écrit par Colomb sur la *Niña* à la fin de chaque journée de son voyage, et dont le point d'arrivée serait l'édition minutieusement préparée par Martín Fernández de Navarrete. Nous aimerions croire que les journaux (carnets de bord enrichis par des réflexions) furent confiés aux autorités royales immédiatement après l'arrivée de Colomb en Espagne ; qu'ils furent transcrits sans erreur par des copistes méticuleux, puis copiés de nouveau, encore une fois sans interventions ni coupures, par Bartolomé de Las Casas. Bref, que ce véritable trésor historique découvert par Navarrete en 1791 correspond exactement au texte conçu et écrit par Colomb. Or dès les premières lignes des journaux, nous comprenons que ce parcours idéal n'eut pas lieu et que les journaux tels que publiés par Navarrete ne constituent pas une transcription imprimée d'un manuscrit original écrit de la main de Colomb pendant son premier voyage. Comme l'a montré l'historien américain David P. Henige (1991), il est plus juste d'affirmer que le véritable auteur de ces journaux fut Las Casas. Celui-ci, qui depuis 1502 avait personnellement pris part à la colonisation des Indes, rédigea ces journaux probablement pendant les années 1550 en utilisant un texte manuscrit dont, si on l'en croit, il résuma des parties et en recopia d'autres (la proportion serait de quatre à un). Ce texte manuscrit était lui-même une copie d'un manuscrit original que Colomb aurait écrit pendant son premier voyage et confié aux autorités royales après son retour. Ni le manuscrit original de Colomb, ni d'autres copies

Table des matières

Note sur la présente édition	7
Préface	9
Relation du premier voyage entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau-Monde	25
Chronologie	263
Bibliographie	267



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2005
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AGMV MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Né à Gênes en 1451, Christophe Colomb entreprend en 1492 un premier voyage transatlantique qui le mène aux Bahamas, à Cuba et à l'île d'Hispaniola. Il retourne trois fois en Amérique (1493-1496, 1498-1500 et 1502-1504), continent dont on lui attribuera la découverte.

167

BORÉAL
COMPACT

Boréal compact présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Ouvrage fondateur, le journal de Christophe Colomb a toutefois un statut paradoxal : s'il est le premier récit à rapporter l'une des plus grandes découvertes de l'histoire, celle du Nouveau Monde, il relate aussi une méprise de taille, puisque Colomb, jusqu'à la fin de sa vie, croira être débarqué en Inde.

Publié pour la première fois en 1825, après qu'on en eut trouvé une copie manuscrite dans une bibliothèque espagnole quelque trente ans auparavant, ce texte n'a pas été écrit de la main de Colomb, mais a plutôt été transcrit, condensé et remanié par Bartolomé de Las Casas. Cette version — rédigée, en un curieux contrepoint, en partie à la première personne et en partie à la troisième — est la seule qui subsiste de nos jours.

Plus de cinq cents ans après sa rédaction, le journal de Christophe Colomb demeure un document unique et prodigieux.

Ce livre reprend l'édition originale établie par Martín Fernández de Navarrete en 1825 et traduite en français par Chalumeau de Verneuil et La Roquette.

Préface de Luca Codignola

L'ouvrage comprend également une chronologie et une bibliographie.

Couverture : © CW
Topfoto / PONOPRESSE